XII

SOLON CHEZ PROPERCE (II, 34, 27-30)

PAR JEAN SOUBIRAN
Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail

SOMMAIRE. — *L'*Erechtheus senex *dont les poèmes ne serviront de rien à Lynceus amoureux est certainement Solon.*

Poète d'âge mûr et d'inspiration austère[1], Lynceus, ami de Properce[2], s'est permis, le vin aidant, quelques avances auprès de Cynthie. Le voici donc, lui aussi, victime de l'amour, à qui décidément nul n'échappe. Dans sa culture et dans son inspiration s'annonce un changement radical :

II, 34, 27 *Quid tua Socraticis tibi nunc sapientia libris*
proderit aut rerum dicere posse uias?
Aut quid Erechthei tibi prosunt carmina lecta?
30 *Nil iuuat in magno uester amore senex.*

C'est à élucider les quatre vers de cette apostrophe que seront consacrées ces quelques pages. Le texte qu'on vient de lire est celui des meilleures éditions savantes[3], qui suivent au plus près la tradition manuscrite. Toutefois, l'adjectif *Erechthēi* a été assez maltraité par les copistes (leçons *erec(h)tei*, *erechti*, *crethei*, cf. app. crit. Enk et Hanslik,

1. Prop., II, 34, 23-26.

2. Dans un article classique (*L'œuvre de L. Varius Rufus d'après Properce, II, 34*, dans *R. É. A.*, LX, 1958, p. 307-322), J.-P. Boucher identifie Lynceus au poète Varius, ami de Virgile, en se fondant notamment sur le vers *Ge.*, III, 264, *Quid lynces Bacchi uariae* .. Sans doute, le pseudonyme n'est pas, comme il devrait l'être, l'équivalent prosodique du nom réel. Mais à l'argumentation de J.-P. Boucher, que pour notre part nous acceptons sans réserve, on ajoutera le fait que l'expression *lynces Bacchi uariae* se lit dans le beau passage des *Géorgiques* qui célèbre la toute-puissance de l'amour dans le monde animal : les lynx *uariae* n'y échappent pas plus que les autres espèces... et Varius, malgré son âge et son sérieux, pas plus que les autres hommes. C'est parce qu'il s'adresse à Varius amoureux, et par référence à ce passage précis de Virgile, que Properce recourt au pseudonyme de *Lynceus* (en revanche, les autres poètes mentionnés en II, 34, le sont sous leur vrai nom). Du reste, cette présence sous-jacente des *Géorgiques* se manifeste peut-être encore dans les apostrophes mêmes des vers 27-30, rappel amusé de *Ge.*, III, 525 sq. : le bœuf de labour succombe à l'épizootie comme Varius à l'amour — et ce bœuf de labour reparaîtra explicitement chez Properce (II, 34, 47-50) à propos de Varius-Lynceus, dans des vers dont la tonalité « géorgique » est patente. Enfin, le Galèse du v. 67 (cf. *Ge.*, IV, 126, le vieillard de Tarente) et les vers 77-80 se réfèrent clairement aux *Géorgiques*. Tous ces éléments confirment l'identification Lynceus = Varius.

3. Outre l'édition Paganelli (C. U. F.), nous avons consulté celles de Rothstein (Berlin, 1898), Butler-Barber (Oxford, 1933 = Hildesheim, 1964), Enk (Leyde, 1962), Camps (Cambridge, 1967), Giardina (Turin, 1977), Hanslik (Leipzig, 1979). — Je remercie vivement mes collègues J.-P. Boucher et F. Cupaiuolo, qui ont bien voulu s'intéresser à ma recherche et m'envoyer de précieuses photocopies.

ad loc.) et il est assez énigmatique — nous allons y revenir — pour que de nombreuses corrections en aient été proposées[4] : mais W. A. Camps est le seul éditeur moderne à en adopter une dans son texte : *Aratei*[5], qui séduisait aussi P. J. Enk (comm. *ad loc.*). D'autre part, malgré l'explication de Rothstein[6], *lecta* a paru plat, et l'on a proposé *plectri* — séduisant, en effet — ou *lecti*[7].

Quel que soit ce dernier mot du vers 29, il demeure que l'essentiel de l'allusion réside certainement dans l'adjectif *Erechthei*. Et c'est lui qui précisément fait difficulté. De quel vieux (*senex*) poète « érechthéen », c'est-à-dire athénien, s'agit-il?

Deux noms seulement, à notre connaissance, ont été avancés, Homère et Eschyle : Homère (Rothstein) parce que certaines traditions (Aristarque) le tenaient pour athénien ; mais l'allusion serait bien obscure. Eschyle (Butler-Barber, Hanslik), lui, était plus indiscutablement athénien[8] ; mais il sera de nouveau question de lui, nommément cette fois, au v. 41, *Desine et Aeschyleo componere uerba cothurno* : même chez Properce, une composition aussi désordonnée paraît improbable. Aussi P. J. Enk et I. C. Giardina, qui n'acceptent ni Homère, ni Eschyle, concluent-ils par un aveu d'ignorance : « Quotcumque ingeniosi philologi per multa saecula de hoc loco cogitauerunt, nemodum eorum aenigma soluere potuit » (Enk) ; « quis sit ignoratur » (Giardina).

Sommes-nous donc trop présomptueux en pensant avoir résolu le problème? Pour nous, le poète « érechthéen » est Solon. Voici comment l'analyse suivie du texte nous conduit à cette conclusion.

27 SOCRATICIS... LIBRIS : L'expression a été souvent rapprochée (Boucher, *op. cit.*, p. 312 sq. ; Enk, Giardina, Hanslik) de Cicéron, *Tusc.*, III, 43, *aliquem Socraticum libellum*, et d'Horace, *Od.*, III, 21, 9 (M. Valerius Messala Corvinus), *Socraticis madet / sermonibus* ; et on lui a donné le sens vague et générique d' « ouvrages philosophiques ». C'est, à notre sens, se fourvoyer : nous préférons (avec Butler-Barber) l'interprétation littérale, plus naturelle[9], qui fournit, on va le voir, un début de fil conducteur. Properce évoque proprement les écrits « socratiques », c'est-à-dire ceux de Xénophon et surtout les dialogues

4. Cf. W. R. Smyth, *Thesaurus criticus ad Sex. Propertii textum*, Leyde, 1970, p. 81. Citons (*quidnam*) *Ascraei, Crethei, Critaei, Theei, Tyrtaei, Cretaei, Lucreti, Smyrnaei, Cittaei, Lucili, (quid et) Aetnaei, Cenchrei, Gargetti, Aristaei, nunc Tei, Erythraei, Dircaei...*, et j'en passe !

5. ... *lecti* en fin de vers. Mais on voit mal comment cette forme simple et banale (Aratos est souvent cité par les Latins) aurait pu être altérée de la sorte.

6. « In *lecta* muss dann die wiederholte und besonders eifrige Lektüre... gemeint sein. »

7. Le lit du travail nocturne : W. A. Camps rapproche de Sénèque, *ad Lucil.*, LXXII, 2, et de Callimaque, *Epigr.*, XXVII (= *A. P.*, IX, 507), 4, Ἀρήτου σύντονος ἀγρυπνίη. — D'autres conjectures, moins défendables, dans W. R. Smyth, *loc. cit.*

8. Quoique J.-P. Boucher (*op. cit.*, p. 314) fasse observer qu'il est né à Éleusis et mort en Sicile. Mais l'objection est un peu spécieuse : Eschyle demeure le premier grand tragique athénien.

9. C'est bien le sens de l'expression *Socraticae... chartae* du même Horace (*A. P.*, 310), qui songe lui aussi à la morale (cf. 309, *recte sapere*, et 312-315). Et, dans Cic., *Tusc.*, III, 43, *uoces... Platonis* correspond symétriquement à *Socraticum libellum*.

de Platon. Même si Lynceus-Varius est épicurien[10], il n'y a pas de raison qu'il ne lise pas aussi Platon. Ce premier vers, avec le substantif *sapientia*, se réfère plus spécialement aux dialogues « moraux » de Platon (ainsi *Criton*, *Phédon*, etc.).

28 RERVM DICERE POSSE VIAS : Comme l'ont vu la plupart des commentateurs, « il s'agit, évidemment, de la connaissance d'un système du monde, sans doute à la fois de physique et d'astronomie » (J.-P. Boucher, *op. cit.*, p. 313 ; cf. Enk, Giardina). Mais en suggérant la théorie du *clinamen* pour expliquer l'expression *rerum... uias*, nous croyons que J.-P. Boucher s'égare. Mieux vaut songer encore — l'unité du distique y invite — à un ouvrage « socratique », en l'occurrence à l'un des dialogues les plus célèbres de Platon, celui qui expose sa cosmologie et son système du monde : le *Timée*, dont la notoriété fut immense, dont Épicure ne dédaigna pas d'écrire une réfutation[11], et que Cicéron, en 45/44, prit la peine de traduire : deux raisons, pour un épicurien romain, de ne pas l'ignorer.

Dans le *Timée*, Socrate est présent — le dialogue mérite donc aussi l'épithète de *Socraticus* — ; mais il ne sert guère qu'à présenter les interlocuteurs (17 a-20 d), avant de céder la parole à Critias (20 d-27 b), puis à Timée de Locres (27 c-92 c), qui fera le grand exposé scientifique. Et lorsque, au début du *Critias* (106 a), qui succède au *Timée* sans solution de continuité, Timée se déclare soulagé et heureux d'en avoir terminé avec sa lourde tâche, il emploie la même métaphore que reprendra Properce avec *rerum dicere posse uias* : οἷον ἐκ μακρᾶς ἀναπεπαυμένος ὁδοῦ, νῦν οὕτως ἐκ τῆς τοῦ λόγου διαπορείας ἀγαπητῶς ἀπήλλαγμαι. Hasard? Je ne crois pas.

Revenons en effet au début du *Timée*, dont malheureusement la traduction par Cicéron est perdue. Critias y rapporte (20 d-27 b) un récit de son grand-père, Critias l'Ancien, récit que ce dernier tenait lui-même de Solon, le fameux législateur d'Athènes, instruit par des prêtres égyptiens. Ce récit concerne, on le sait, les antiquités d'Athènes et d'Égypte, puis l'Atlantide.

Or, archonte et législateur, Solon fut aussi « le premier en date des poètes athéniens »[12]. Platon prête à Critias les formules les plus flatteuses à son égard : (un de mes frères déclara) δοκεῖν οἱ τά τε ἄλλα σοφώτατον γεγονέναι Σόλωνα καὶ [κατὰ τὴν ποίησιν αὖ τῶν ποιητῶν πάντων ἐλευθεριώτατον (« le plus noble », trad. A. Rivaud) (21 b) ; et Critias l'Ancien renchérit : (« si Solon n'eût pas fait des vers seulement par passe-temps, s'il se fût appliqué comme d'autres... ») κατά γε ἐμὴν δόξαν οὔτε Ἡσίοδος οὔτε Ὅμηρος οὔτε ἄλλος οὐδεὶς ποιητὴς εὐδοκιμώτερος ἐγένετο ἄν ποτε αὐτοῦ (21 c).

10. Cf. J.-P. Boucher, *op. cit.*, p. 312.

11. Sur l'immense prestige du *Timée* jusqu'aux temps modernes, cf. A. Rivaud, éd. C. U. F., p. 3-5.

12. G. Glotz, *Histoire grecque*, I. *Des origines aux guerres médiques*, Paris, 1938, p. 426.

La suite des idées de ce premier distique nous paraît donc mener naturellement, par les grands dialogues platoniciens, puis par le *Timée*, de Socrate à Solon[13]. A l'un comme à l'autre, du reste, convient le substantif *sapientia*. Solon est un des sept sages de la Grèce, et même le plus sage des sept : ὁ τῶν ἑπτὰ σοφώτατος Σόλων (*Tim.*, 20 d), *qui et sapientissimus fuit ex septem* (Cic., *Epist. ad Brut.*, I, 15, 3 = 611 Martina)[14]. Les deux figures exemplaires de Solon et de Socrate sont volontiers associées, de Cicéron (*C. M.*, 26) à Sidoine Apollinaire :

XXIII, 107 sq. *Et tu qui tetricis potens Athenis*
uincis Socraticas, Solon, palaestras.

29 ERECHTHEI (qu'il n'y a donc pas lieu de corriger)[15]. Solon mérite le qualificatif d' « érechthéen » à trois titres, dont deux lui sont personnels. On sait qu'en poésie latine *Erechthēus*, comme *Cecropius*, peut n'être qu'un synonyme élégant d'*Atheniensis*, qui n'entre pas dans le vers dactylique[16]. De fait, Solon est athénien : cette origine est maintes fois rappelée dans les textes où, depuis Hérodote[17], Σόλων (ὁ) Ἀθηναῖος, *Solon Atheniensis* sont formules courantes. Mais il y a plus : archonte en 594/593, Solon, premier magistrat d'Athènes, est à ce titre le successeur des anciens rois[18], parmi lesquels Érechthée. Le qualificatif d' « érechthéen » lui convient donc mieux qu'à un Athénien quelconque. Enfin et surtout, Solon est lui-même, selon la tradition, de race royale : Plutarque (*Sol.*, 1, 2) rapporte qu'il descendait de Codros, le dernier roi, précisément, de la dynastie des Érechthéides[19]. On voit combien l'adjectif *Erechthēus* convenait au personnage : cet art allusif et savant est bien dans la manière de Properce.

30 SENEX : Encore un terme excellemment choisi, à plusieurs titres. On remarquera d'abord qu'il est l'équivalent prosodique de *Solon* (⏑ –) : la rencontre est heureuse, peut-être voulue. Il en était de même en grec ; et une phrase piquante du *Timée* (22 b), où Σόλων et γέρων se répondent, a pu influencer Properce : (le prêtre égyptien dit à Solon) Ὦ Σόλων, Σόλων, Ἕλληνες ἀεὶ παῖδές ἐστε, γέρων δὲ Ἕλλην οὐκ ἔστιν. Mais surtout *senex*, dans les deux sens du terme, s'applique parfaitement à Solon.

13. On trouvera tous les *testimonia* relatifs à Solon dans le précieux recueil de A. Martina, *Solon*, Rome, 1968, auquel nous renverrons dans tout ce qui suit.

14. Cf. l'anecdote fameuse du trépied offert au plus sage des sept, 113-119 Martina (notamment 116 = Val. Max., IV, 1, ext. 7 ; et 117 = Diog. Laert., I, 27).

15. Pour la syntaxe, si l'on garde *lecta* en fin de vers, on comprendra, soit *Erechthei* (*senis*), d'après le *senex* du v. 30 (Rothstein), soit simplement « l'Érechthéen », adjectif substantivé.

16. *Erechthēus*, Catul., LXIV, 211 ; Ov., *Met.*, VIII, 548 ; *F.*, V, 204 ; cf. Prop., II, 6, 4, *populus... Erichthonius*.

17. Ainsi I, 29, Σόλων ἀνὴρ Ἀθηναῖος ; 86, Σόλων ἐὼν Ἀθηναῖος. Le recueil de A. Martina fournit d'innombrables exemples.

18. Cf. G. Glotz, *op. cit.*, p. 398.

19. Cf. G. Glotz, *op. cit.*, p. 396 ; Flacelière-Chambry-Juneaux, éd. C. U. F. des *Vies* de Plutarque, t. II, p. 207 ; Diog. Laert., III, 1 (= 29 Martina).

Quelle que soit leur identification du personnage, ou leur perplexité, les commentateurs (Butler-Barber, Enk, Camps, Giardina) donnent tous à *senex* le sens de « antique, d'autrefois, de l'ancien temps » ; cette acception est en effet attestée en poésie latine : Virg., *B.*, VI, 70, *Ascraeo... seni* (Hésiode) ; Stat., *Silu.*, I, 2, 253, *Callimachusque senex Vmbroque Propertius antro*[20]. Solon, qui appartient à la période archaïque, ne mérite pas moins d'être appelé *senex*. Mais surtout Solon vécut très vieux, jusqu'à quatre-vingts ans[21] ; Lucien[22] le faisait même mourir centenaire.

Nous savons aussi, par les *testimonia* et les fragments de son œuvre poétique[23], que Solon s'est beaucoup préoccupé du cours de l'existence humaine, et des caractères de la vieillesse. Un long fragment (27 Edm.) évoque les dix âges de la vie ; un autre (20 Edm.) répond à Mimnerme (fragm. 11 Edm.), qui souhaitait vivre soixante ans sans maladies ni troubles graves : non, dit Solon, quatre-vingts ! Dans le fameux entretien avec Crésus que rapporte Hérodote (I, 29-33), Solon philosophe sur le bonheur et la longévité (I, 32 sq.). L'aphorisme τέλος ὅρα βίου, qui résume son enseignement, lui est maintes fois attribué[24]. De sa propre vieillesse, Solon se faisait une gloire et un rempart face à Pisistrate[25]. Par citation expresse, paraphrase ou allusion est souvent rappelé le beau pentamètre (18 Edm.) :

> Γηράσκω δ' αἰεὶ πολλὰ διδασκόμενος.
> « En vieillissant toujours je m'instruis davantage »[26].

Enfin, dans un distique que traduisit Cicéron[27], Solon compte, après sa mort, sur le chagrin de ses amis (21 Edm.). Bref, Solon personnifie, dans la pensée antique, la sagesse de l'âge mûr. A ce titre, il est loué plusieurs fois dans le *De senectute* de Cicéron ; à ce titre aussi, il n'est pas sans affinités avec le Varius que Properce nous laisse entrevoir (cf. *supra*, n. 1).

30 NIL IVVAT IN MAGNO... AMORE : Que le personnage de Solon, tel qu'on vient de l'esquisser, vieil homme austère et moralisateur,

20. Avec une mention de Philétas au vers précédent, c'est une réminiscence de Properce, II, 34, 31, et III, 1, 1.

21. Dates généralement admises : 640 env.-560 avant J.-C. (cf. H. Volkmann, s. v. *Solon*, 1, Kl. Pauly, V, 262 et 266).

22. *Macr.*, 18 (= 11 Martina).

23. Nous renverrons à l'édition Loeb de J. M. Edmonds, *Elegy and Iambus*, t. I, p. 104-155.

24. N° 202 Martina : ainsi Diog. Laert., VIII, 51 ; Juvénal, X, 274 sq. ; cf. encore Val. Max., VII, 2, ext. 2 (= 139 Martina) ; Ausone, *Lud. VII Sap., IV Solon* (= 93 Martina).

25. Cicéron, *C. M.*, 72 (= 135 Martina) : *Hoc illud est quod Pisistrato tyranno a Solone responsum est, cum illi quaerenti qua tandem re fretus sibi tam audacter obsisteret, respondisse dicitur : « senectute ».* — Cf. Plutarque, *An sen. resp. ger.*, 794 f (= 156 Martina), et *Sol.*, 31, 1. On songe au beau vers de Sénèque, *Pha.*, 139, *Fortem facit uicina libertas senem.*

26. Cité entre autres par Plutarque, *Sol.*, 31, 6 (trad. Flacelière-Chambry-Juneaux). Allusions de Platon, *Rep.*, VII, 536 c (= 722 a Martina), et *Lach.*, 189 a (= 722 d Martina) ; Cicéron, *C. M.*, 26 et 50 ; Val. Max., VIII, 7, ext. 14 (= 140 Martina), etc.

27. Cf. éd. C. U. F. des *Aratea et fragments poétiques*, p. 280.

chantre aussi des vertus civiques[28], ne soit guère propre à inspirer des amoureux, on en conviendra sans peine. Mais une autre raison disqualifie Solon ; et Properce, qui ne l'ignore pas, s'amuse discrètement ici. Si Solon n'a pas toujours été — il le confesse lui-même — insensible aux plaisirs de l'amour, c'est à la pédérastie qu'en bon Hellène il sacrifiait de préférence. Stobée[29] lui attribue un mot cruel sur les femmes : χαλεπὸν φορτίον ἡ γυνή ; et ce ne sont guère que les παῖδες qui inspirent ses élégies (23, 25 Edm.), non sans une franche sensualité que soulignait Apulée (*Apol.*, IX, 9, *lasciuissimus uorsus*) et qui choquait le bon Plutarque (*Sol.*, 3, 1) : « le goût qu'avait Solon pour (...) la vie sensuelle, et la façon vulgaire et peu philosophique dont il parle du plaisir dans ses poèmes... » (trad. Flacelière-Chambry-Juneaux)[30]. Rien de moins semblable à l'amour et aux élégies que pouvait inspirer une femme comme Cynthie aux poètes raffinés du cercle de Mécène.

Tout s'accorde donc, et s'éclaire, nous semble-t-il, si l'on reconnaît en Solon l'*Erechtheus senex* de Properce. De surcroît, la suite des idées avec le distique suivant devient toute naturelle :

31 *Tu satius memorem Musis imitere Philetan*
et non inflati somnia Callimachi.

Sans entrer dans la discussion relative à *satius* et à *memorem Musis* — les trois mots font difficulté et ont été interprétés ou corrigés de maintes façons — il reste clair que Properce invite Lynceus-Varius à imiter plutôt Callimaque et Philétas (cf. III, 1, 1). Or ces deux poètes ont avec Solon un rapport au moins formel — et l'on sait que pour les Anciens (cf. Ovide, *R. A.*, 371-388) le cadre métrique caractérise au premier chef un genre littéraire — : tous trois ont employé le distique et sont auteurs d'élégies ; Callimaque même, comme Solon[31], a composé aussi des iambes. Le conseil implicite de Properce s'entend donc : si tu lis des élégies, que ce soient, non celles de Solon, dont tu n'as rien à attendre, mais celles de Philétas et de Callimaque.

Ainsi, de Socrate au *Timée*, du *Timée* à Solon, de Solon à Philétas et Callimaque, le fil se déroule sans rupture.

Il resterait à prévenir une objection : Varius, croit-on savoir, est épicurien. Or Cicéron remarque : *Numquam audiui in Epicuri schola Lycurgum, Solonem, Miltiadem, Themistoclem, Epaminondam nominari, qui in ore sunt ceterorum philosophorum omnium* (*Fin.*, II, 67 = 608 Martina). Mais relisons le contexte : occupés à se faire les avocats du plaisir, les Épicuriens, dit Cicéron, bannissent toute mention des

28. Thème cher au législateur : cf. fragm. 4 à 11 Edm. ; 13 à 17 sont plus philosophiques.
29. IV, 22 b, 64 = 181 Martina.
30. Sur Solon poète de la pédérastie, cf. F. Buffière, *Eros adolescent*, Paris, 1980, p. 242-246 (commentaire des fragm. 23 à 26 Edm.).
31. Fragm. 36 à 41 Edm. ; cf. Callimaque, Ἴαμβοι καὶ μέλη, p. 147-181 Cahen.

grands hommes qui ont préféré leurs devoirs aux voluptés : c'est d'histoire qu'il s'agit, non de poésie[32]. D'ailleurs, qui oserait soutenir qu'un tel sectarisme ait été le fait de Mécène et de ses amis, épicuriens peut-être, mais éclairés et cultivés autant qu'on pouvait l'être : comme Virgile et Properce, Varius avait, n'en doutons pas, un goût éclectique et de vastes lectures. Solon était connu à Rome[33], comme législateur et aussi comme élégiaque[34]. Rien n'empêche de croire que Varius, le poète-philosophe du *De morte*, était précisément occupé à relire Solon et Platon avec un petit cercle de familiers[35], lorsque Properce lui adresse les reproches amicaux de l'élégie II, 34.

Telle est l'interprétation que nous proposons de cette apostrophe à Lynceus. L'énigme dont parlait P. J. Enk serait-elle élucidée? Aux propertiens et aux latinistes d'en juger.

32. Cf. la phrase qui précède immédiatement notre citation : *in uestris disputationibus historia muta est.*

33. Cf. les très nombreux *testimonia* latins rassemblés par A. Martina, *passim.*

34. Cf. *supra*, p. 270 et note 27. Properce (I, 9, 11) et Horace (*Ep.*, I, 6, 65 ; II, 2, 101) n'ignoraient pas davantage Mimnerme, autre lyrique grec d'époque archaïque.

35. D'où le *uester* du v. 30 (Butler-Barber, Enk, Camps).